

# LE GOUROU DE LA MONDIALISATION

*Prakash Loungani brosse le portrait d'Assaf Razin, professeur à l'Université de Tel Aviv et théoricien précoce des promesses et dangers de la mondialisation*

PHOTO MISE GRACIEUSEMENT À DISPOSITION PAR ASSAF RAZIN

En 1958, Assaf Razin, alors âgé de 17 ans, a reçu une blessure quasi-mortelle d'un tir fratricide alors qu'il effectuait son service militaire dans l'armée israélienne. Pendant l'année qu'a duré son hospitalisation, il est devenu évident qu'une vie de dur labeur dans les champs du kibboutz Shamir, communauté des flancs du plateau du Golan dans laquelle il est né, était exclue. Il s'est alors tourné, écrit-il, vers « les possibilités remarquables que le monde moderne offre à tant de personnes », à savoir, dans son cas, des études de troisième cycle à l'Université de Chicago. Il a ensuite embrassé une brillante carrière de défenseur de premier plan des avantages que les pays peuvent tirer de la mondialisation. L'Université de Tel Aviv étant son port d'attache protecteur, il a été « un visiteur particulièrement bienvenu » dans des institutions du monde entier, dit Lars Svensson de la Stockholm School of Economics. En 2017, le prix EMET, plus haute distinction d'Israël, lui a été remis pour « l'excellence de ses activités universitaires et professionnelles qui ont une portée considérable et qui apportent une contribution non négligeable à la société ».

« Le malheureux accident qu'a été ma blessure m'a en réalité transformé », affirme A. Razin, commentaire que sa famille et ses amis placeraient dans la catégorie « du Assaf tout craché » : ne jamais s'appesantir sur les drames personnels, mais aller de l'avant avec détermination pour honorer ses obligations. Les idéaux marxistes dominaient dans le kibboutz. Son père, l'un des membres fondateurs, a tenu à se recueillir sur la tombe de Karl Marx pendant un séjour à Londres. Après sa blessure, les anciens du kibboutz ont estimé qu'il pourrait servir au mieux la communauté en suivant des cours à l'Université hébraïque afin de se spécialiser dans l'agriculture. A. Razin s'est toutefois passionné pour l'économie. Grâce à la recommandation appuyée d'un mentor, il a décroché une bourse pour suivre des études supérieures de troisième cycle à l'Université de Chicago, qui était déjà à l'époque un bastion de l'économie de marché.

« Quel parcours remarquable depuis une communauté marxiste jusqu'à Chicago la capitaliste, avant une carrière constellée de succès extraordinaires, le tout en restant humble et prêt à rendre service à tout le monde », affirme Jonathan Ostry, directeur adjoint du département Asie et Pacifique du FMI, qui connaît A. Razin depuis ses propres études doctorales à Chicago dans les années 80. J. Ostry et Tom Krueger, qui occupe aussi actuellement des fonctions de directeur adjoint au FMI, ont rédigé le guide destiné à compléter le célèbre ouvrage d'A. Razin paru en 1987, intitulé *Fiscal Policies and the World Economy*. « Il s'agissait d'un vade-mecum destiné à la communauté économique internationale » afin qu'elle puisse s'orienter dans un monde en mutation rapide, précise J. Ostry, avec des taux de change flexibles et des flux de capitaux accrus.

Selon lui, les liens entre les choix stratégiques des pays devenaient « incroyablement complexes » ; « aujourd'hui, on utiliserait des simulations informatiques pour comprendre les circuits complexes qui, à l'époque, étaient limpides dans l'esprit et le livre d'Assaf ».

### Les promesses et les dangers

Le livre, écrit avec Jacob Frenkel (futur chef économiste au FMI), porte la griffe d'A. Razin et de ses travaux : décrire les promesses et les dangers de la mondialisation, monde dans lequel les pays sont liés entre eux non seulement par les échanges internationaux mais aussi par les flux de capitaux et de main-d'œuvre par-delà les frontières nationales. D'après Atish Ghosh, historien du FMI, afin de reconstituer les circuits d'un monde intégré, A. Razin et ses coauteurs ont souvent dû franchir les frontières entre les branches de la science économique, ce qui a renforcé l'intérêt concret de leur travail. « Les grands enjeux ne relèvent pas d'une branche précise de l'économie. En outre, il semble que les questions sur lesquelles Assaf et ses coauteurs ont planché pendant dix ans ont été placées au cœur du débat, d'une façon ou d'une autre, pendant les décennies qui ont suivi », précise-t-il.

Avec Elhanan Helpman (alors à l'Université de Tel Aviv et aujourd'hui à Harvard), A. Razin a étudié comment les flux de capitaux peuvent influencer sur la physionomie du commerce international. E. Helpman qualifie leur ouvrage de 1978, *A Theory of International Trade under Uncertainty*, d'une des premières tentatives de décloisonnement de l'étude du commerce international (considéré comme relevant de la *microéconomie*) et de celle des mouvements de capitaux (dans le domaine de la *macroéconomie*) : « il était sot de compartimenter la réflexion sur le commerce et celle sur la macroéconomie », affirme-t-il. En combinant ces deux études, l'ouvrage montre que le plus grand partage des risques entre les pays du fait de la mobilité des capitaux a ensuite permis une spécialisation plus marquée dans le commerce, ce qui a été bénéfique pour la productivité. Cependant, comme la spécialisation accrue s'est traduite par une interdépendance plus forte, les pays étaient aussi plus vulnérables aux perturbations du système mondial, par exemple en raison de crises financières ou d'agitation politique dans de grands pays. A. Razin a approfondi ce thème avec d'autres auteurs dans des travaux ultérieurs qui ont mis à l'épreuve la conviction des économistes selon laquelle certains flux de capitaux, tels les investissements directs étrangers, procuraient de plus grands avantages que d'autres, à l'instar des « capitaux fébriles » (flux d'investissements de portefeuille à court terme).

Dans les années 80, les travaux de recherche d'A. Razin et de J. Frenkel ont montré comment, dans un monde interdépendant, les décisions monétaires et budgétaires d'un pays pouvaient influencer et restreindre les choix d'autres

pays, ce que l'on appelle les « effets d'entraînement » dans le jargon actuel. Les différents pays conservent jalousement leur indépendance en matière de fiscalité et de dépenses, mais, pour tirer profit de la mondialisation, ils doivent en partie renoncer à leur précieuse souveraineté. « Cette démonstration de la nécessité d'une coordination des politiques budgétaires dans un monde où les capitaux sont mobiles marque un tournant », précise A. Ghosh, qui constate que ce thème trouve un écho dans de nombreux débats. En effet, les pays de l'Union européenne sont confrontés à ce problème aujourd'hui, tandis qu'ils s'efforcent de s'entendre sur des règles budgétaires qui seront efficaces une fois qu'ils auront totalement unifié leurs économies dans un marché unique des capitaux.

### Le compte des transactions courantes et le compte de capital

Dans les années 90, A. Razin s'est penché sur les relations entre la mobilité des capitaux et de la main-d'œuvre, d'une part, et la fiscalité et les systèmes de protection sociale, d'autre part. Il a effectué une grande partie de ce travail avec Efraim Sadka, autre collègue basé à Tel Aviv. Si la mobilité des capitaux peut s'avérer bénéfique pour les pays, la volonté d'attirer des capitaux étrangers en réduisant les impôts peut donner lieu à un « nivellement par le bas ». Une diminution des recettes fiscales peut empêcher les autorités d'offrir les services publics dont la société a besoin. La pertinence des premiers travaux d'A. Razin sur ce sujet est apparue au grand jour alors que les pays se disputent des capitaux étrangers à coup d'allègements fiscaux qui épuisent leurs finances, de sorte que beaucoup se demandent dans quelle mesure les capitaux étrangers servent l'intérêt général.

À la suite de ses travaux sur les coûts et les avantages des flux de capitaux, A. Razin a été un visiteur bienvenu au FMI dans les années 90. Après la « crise tequila » au Mexique en 1994, d'aucuns ont redouté que d'autres pays soient exposés. Dans le passé, les économistes avaient utilisé des règles simples pour évaluer la vulnérabilité, par exemple un déficit courant (cousin proche du déficit commercial) supérieur à 5 à 6 % du revenu d'un pays. Cependant, comme ils avaient accès à des capitaux étrangers, les pays semblaient pouvoir accuser des déficits courants plus élevés tant qu'ils jouissaient de la confiance des investisseurs étrangers.

A. Razin et Gian Maria Milesi-Ferretti, qui a récemment pris sa retraite après avoir été directeur adjoint du département des études du FMI, ont cherché à déterminer à quel moment un déficit courant pouvait connaître un brusque retournement. Ils ont examiné des facteurs tels que la faiblesse des réserves de change ou la dégradation des termes de l'échange. A. Razin et Lars Svensson avaient mené des travaux novateurs pour comprendre les fondements microéconomiques du lien entre l'évolution des

termes de l'échange et le compte des transactions courantes dans un contexte de mobilité des capitaux. « J'ai beaucoup parlé avec Stan Fischer [qui était alors le premier directeur général adjoint du FMI] », indique A. Razin. « Stan Fischer a compris qu'il était difficile de prévoir exactement à quel moment certains pays connaîtraient un retournement soudain et une crise, malgré toutes les données issues de mes travaux théoriques et le soin que Gian Maria a porté aux données. » En effet, il s'est avéré difficile de prédire la date du retournement dans certains pays asiatiques en 1997-98 et il reste à ce jour difficile de trouver un système d'alerte précoce fiable.

Les travaux d'A. Razin ont aussi mis en garde sur le lien entre la mobilité de la main-d'œuvre et les systèmes de protection sociale. Il s'agit d'un sujet d'actualité aux États-Unis et en Europe, où les populistes accusent souvent les migrants de « tourisme des prestations sociales », pratique qui consiste à tirer parti de la générosité des aides offertes par les pays d'accueil.

### Un drame sur fond de triomphe

Un autre drame personnel s'est joué en toile de fond de ces travaux de recherche brillants et de la forte mobilisation face aux grands enjeux : la mort de son fils Ofair en 1996, à l'âge de 30 ans seulement, après un combat courageux contre une sclérose en plaques progressive. Animé de la même ténacité que son père, Ofair a réussi à achever, quelques jours avant sa mort, sa thèse de doctorat en économie à l'Université de Georgetown. A. Razin dit qu'il a pleuré pendant tout le long voyage en avion jusqu'à Washington, après avoir appris la nouvelle, mais qu'il a essayé de pleurer « d'une manière invisible » pour ne pas déranger les autres passagers.

A. Razin a honoré la mémoire d'Ofair en créant le prix du meilleur travail de recherche rédigé par un étudiant de troisième cycle en économie à l'Université de Georgetown et une série de conférences auxquelles il a lui-même participé, tout comme son fils Ronny (actuellement professeur à la London School of Economics). Parmi les autres conférenciers membres de l'élite de la profession figurent notamment Stanley Fischer, Cecilia Rouse, Jeff Sachs, Dani Rodrik et Paul Krugman, lauréat du prix Nobel, pour lequel cet événement annuel est une « réunion de famille » du grand cercle d'admirateurs d'A. Razin.

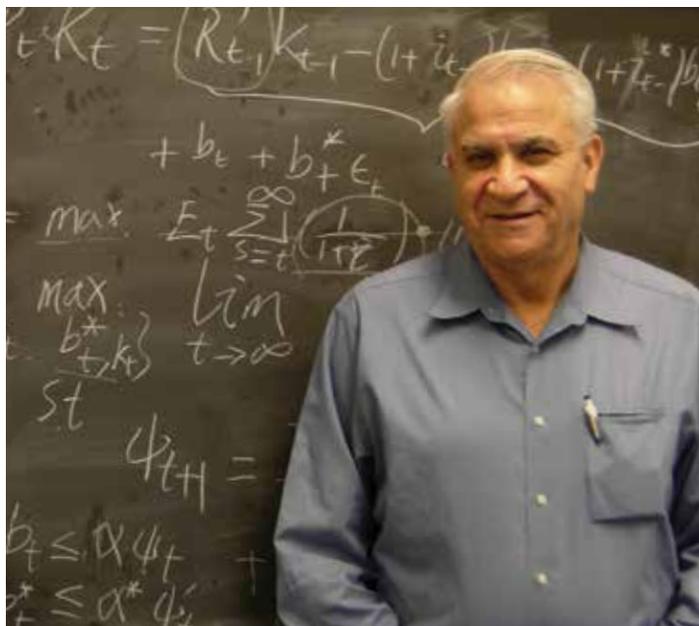
En 2001, à l'occasion du soixantième anniversaire d'A. Razin, les économistes internationaux les plus en vue se sont rendus à Tel Aviv, dont Paul Krugman et Anne Krueger (ancienne première directrice générale adjointe du FMI). Écartant les éloges dont il a été couvert lors de la fête, A. Razin a fait remarquer qu'il aurait souhaité que ses parents soient là : « mon père aurait aimé entendre toutes ces louanges et ma mère aurait tout cru ! ». Il a précisé qu'il n'avait pas l'intention de prendre

sa retraite mais qu'il faisait simplement « une pause merveilleuse entre deux semestres ». Il a tenu parole et s'est montré très actif ces 20 dernières années : il a enseigné dans le cadre du programme d'études supérieures de l'Université Cornell (il a pris la retraite en 2016), poursuivi ses travaux de recherche et publié plusieurs ouvrages, notamment une analyse, bien accueillie, de la manière dont Israël a tiré pleinement parti de la mondialisation.

Depuis des décennies, il suit au plus près l'évolution économique en Israël et écrit sur le sujet. Il a rassemblé ses idées dans un ouvrage paru en 2018, *Israel and the World Economy*. Phillip Swagel, directeur du US Congressional Budget Office et collaborateur de recherche d'A. Razin, a salué la clarté de la présentation des raisons pour lesquelles d'autres pays avaient « rencontré des problèmes avec la mondialisation [alors qu']Israël a connu des réussites ». Contrairement à nombre d'autres pays, Israël est parvenu à orienter des flux massifs de capitaux étrangers vers le moteur de sa croissance, à savoir les nouvelles pousses dans son secteur des technologies de pointe. Israël a en outre assimilé un million d'immigrés, soit environ 20 % de sa population, originaires de l'ex-Union soviétique dans les années 90 d'une manière qui s'est révélée bénéfique pour la croissance de son industrie des technologies de pointe et sa croissance globale. P. Swagel prend aussi toutefois acte de la « franchise d'A. Razin quant aux éventuels pièges » de la mondialisation, dont le creusement des inégalités en Israël, qui est le plus marqué parmi les pays développés.

### Les secrets de la réussite

A. Razin a 80 ans cette année. Fidèle à ses habitudes, il célèbre l'événement avec un nouvel ouvrage consacré aux moyens de relancer la mondialisation, qui a marqué le pas sous l'effet du populisme et de la pandémie. Dans un entretien avec *F&D*, A. Razin a expliqué sa brillante carrière par la « chance d'être entouré de gens formidables (...) et d'avoir découvert et conservé [son] avantage comparatif ». À Chicago, il a eu pour professeurs de futurs lauréats du prix Nobel tels que Milton Friedman et Robert Mundell et ses camarades formaient le futur gratin de la finance internationale, dont Rudi Dornbusch ainsi que Jacob Frenkel et Michael Mussa, tous deux futurs chefs économistes au FMI. À l'Université du Minnesota, son premier poste après son diplôme, il dit qu'il « a appris l'équilibre général, qui n'était pas enseigné à Chicago, auprès des esprits les plus éclairés ». L'équilibre général désigne l'étude des liens entre les divers secteurs qui composent une économie. Cette étude livre souvent des enseignements qui ne ressortent pas de l'étude des mécanismes d'un seul secteur (« l'équilibre partiel »). D'Anne Krueger, qui enseignait aussi à l'Université du Minnesota à l'époque et qui est « une amie et une influence de toujours », A. Razin a appris l'importance de confronter la théorie aux données.



Assaf Razin dans une salle de cours en 2009.

Les fonctions qu'il a exercées à d'autres postes l'ont convaincu que le monde universitaire était fait pour lui. S'il a parfois occupé des emplois administratifs à l'Université de Tel Aviv, il dit n'y avoir jamais été dans son élément. Il n'a pas non plus pris goût aux postes dans les ministères. En 1979, il a été nommé à l'un des postes les plus en vue au ministère israélien des Finances. Le gouvernement avait été pris d'une frénésie de dépenses qui avait alimenté l'inflation et qui menaçait de conduire Israël au bord de l'hyperinflation. A. Razin a ouvertement prévenu qu'il fallait changer radicalement l'orientation de la politique, ce qui lui a valu d'être écarté au bout de six mois seulement. « C'était comme contraindre Marty [Martin Feldstein] à quitter ses fonctions sous Reagan parce qu'il mettait en garde contre les dangers des déficits », précise-t-il. Cette brève expérience au gouvernement l'a convaincu que « la vie universitaire était [son] avantage comparatif ».

Tout en restant en dehors du gouvernement, il commente l'évolution de la situation en Israël. Son esprit est « toujours occupé » par les perspectives de paix entre Israël et ses voisins. Il s'accommode de la probabilité selon laquelle la paix n'interviendra pas de son vivant mais du temps de ses enfants et petits-enfants. Il insiste sur le fait qu'il est toutefois important de ne pas renoncer à l'espoir d'un monde meilleur, même si cela peut sembler utopique, en citant le dernier vers d'un poème de son jeune petit-fils : « Le royaume d'Utopie est un espoir secret dans un monde sans pitié ». **FD**

**PRAKASH LOUNGANI** est sous-directeur du bureau indépendant d'évaluation du FMI.